

« L'homme nu » : 500 années d'un anniversaire.
Chroniques brésiliennes d'un été et d'un automne
Chroniques brésiliennes d'un été et d'un automne

Étienne Samain

DANS **HERMÈS, LA REVUE** 2000/3 n° 28, PAGES 129 À 141
ÉDITIONS **CNRS ÉDITIONS**

ISSN 0767-9513

ISBN 2271057841

DOI 10.4267/2042/14813

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2000-3-page-129?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour CNRS Éditions.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Étienne Samain
Université d'État de Campinas-Unicam (Brésil)

« L' HOMME NU » : 500 ANNÉES D'UN ANNIVERSAIRE

Chroniques brésiliennes d'un été et d'un automne¹

Pour nous situer.

En 1964, l'on parlait beaucoup, en Europe, du Brésil. C'était ici le temps de la dictature militaire et, là-bas, l'efflorescence d'un « printemps » culturel, celui des années 1968. Des voix se reconnaissaient et semblaient même se conjuguer à dix mille kilomètres de distance. Plus de trente années se sont écoulées.

Il semble que plus le monde se globalise, plus les nations ont tendance à se replier sur elles-mêmes et plus les personnes s'individualisent ou, simplement, s'indiffèrent. Constat quelque peu pessimiste sans doute : de tous les pays de cette planète, de toutes ses cultures, nous savons un peu de tout et beaucoup de rien. L'on ne s'intéresse vraiment au Brésil, aujourd'hui, que lorsqu'il s'agit de sujets économiques : le Mercosul, l'Union européenne et les prétentions du Gatt. Sous la plume de quelques folliculaires, il est vrai, renaissent, au fil des saisons, de vieux clichés : son football magique, son carnaval mystique, ses belles femmes, les plages paradisiaques de sable fin, la véritable « aventure » musclée que la forêt amazonienne offre aux décidés et authentiques routards de ce monde. Montaigne et, plus encore, Jean-Jacques Rousseau en perdraient leur latin.

Il y a cinq cents ans, débarquait sur ce continent — heureusement encore et toujours « sauvage » — un homme (et ses équipages) : Pedro Álvares Cabral.

À l'époque, la population indigène était de l'ordre de quatre à cinq millions d'habitants, réunissant quelque 970 communautés culturelles². De ces légitimes « Seigneurs de cette terre » subsistent, aujourd'hui, environ 330 000 personnes, réunies en 215 ethnies, occupant 11,54 % du territoire national et parlant 186 langues différentes³. Il est vrai, encore, que le Brésil est une terre « fertile » puisque quinze fois plus grand que la France et que vivent, aujourd'hui, dans ce

pays, plus de 165 millions d'hommes et de femmes dont au moins 40 % ont du sang indien qui coule en leurs veines.

Les chroniques qui suivront ne cherchent qu'à rapporter, à l'occasion d'un « anniversaire » — celui de la « rencontre » de *cultures* (la portugaise et les indigènes) et non celui d'une « découverte » —, quelques faits surpris aux horizons des journaux du pays, en particulier *O Estado de S. Paulo*⁴. Ce seront encore et au hasard de la route, quelques commentaires plus personnels. Autrement dit, les réflexes ou les réflexions d'un anthropologue qui vit dans ce pays, depuis vingt-sept ans et qui a eu la chance de connaître pendant plus d'une année, ce qui faisait l'existence de deux communautés indigènes de langue tupi⁵, les Kamayurá (du Haut Xingu : 1977-78) et les Urubu-Kaapor (des embouchures du fleuve Gurupy, au Maranhão : 1981-82). Au milieu d'eux, j'ai étudié, par un heureux hasard, leurs « mythes », ces histoires ou ces « chartes » humaines, qui, depuis André Thévet ou Jean de Léry, n'ont jamais cessé d'exister et de peupler l'imaginaire brésilien.

Tapageuses, des mouettes volent entre mâts et voiles. Un signal important pour des marins chevronnés : une terre est en vue.

Les neuf vaisseaux et les trois caravelles de la flotte portugaise (la plus importante flotte qu'ait envoyée le Portugal vers la route des Indes), sous la gouverne de Pedro Álvares Cabral, cinglent l'Atlantique depuis quarante-trois jours, emportés par des vents favorables. Trois jours après la Pâques, le mardi 21 avril 1500, en fin d'après-midi, c'est l'émoi qui saisit les mille trois cent cinquante hommes de l'équipage. Médusés, marins, soldats, prêtres et capitaines, aperçoivent à quarante kilomètres de distance une « montagne très haute et ronde », aussitôt baptisée de « Mont Pascal ». Sur le pont du vaisseau-capitaine, Cabral, un géant de deux mètres, militaire plutôt que marin, fait aussitôt dresser l'image de Notre-Dame de l'Espérance, patronne du voyage. Il a trente-deux ans et il s'agenouille. Le jour suivant, quelques-uns de ces hommes débarquent sur une plage aussitôt baptisée « Porto Seguro » (« Port » autant que « Lieu sûr »), qu'à l'époque une chrétienne croix et une messe en plein air — registres de naissance — vont assurer pour toujours : le Brésil⁶.

En attendant Cabral : le Carnaval

Jeudi 2 mars 2000. Un Boeing 707 de la Force aérienne chilienne décolle de la base militaire de Waddington en Angleterre. Destination : Santiago du Chili. Le nom de l'avion : *L'aigle*. À bord : Auguste Pinochet. L'Europe respire. Entre-temps, Jacques Chirac ponctue : « Justice doit être faite, peu importe où, et la responsabilité de Pinochet doit être fondée (ou démontrée⁷) ». Prudence est mère de sûreté !

C'est un autre carnaval qu'ici, au Brésil, prépare une des douze écoles de samba de São Paulo. Son nom : *L'Aigle d'or*. Deux mille huit cents participants. Ce qu'elle chantera dans les

rues : « Aigle d'or entre dans l'avenue... et fait rêver. « Je suis le peuple brésilien », aujourd'hui heureux et festif. Divine fut ma formation⁸ ».

Le carnaval approche. La fête la plus populaire et la plus inspirée du Brésil. À Rio de Janeiro, à São Paulo, Recife et Salvador, tous vivent d'une même fièvre : pouvoir exprimer et vivre, durant trois jours, cette fête considérée, par d'autres, comme éminemment « païenne ».

Une école de samba de São Paulo se propose de faire défiler sur un char allégorique une réplique de la *Pietà* de Michel-Ange. En place du Christ mort, la Vierge Marie, vêtue d'un voile blanc, d'une robe blanche et d'un manteau bleu, tient entre ses bras un Indien mort, nu, gardant sur ses bras et sur ses jambes les marques de ses ancestrales peintures divines. L'archevêque de São Paulo ou, mieux, la Curie métropolitaine qui le représente, aussitôt, fait appel à la justice au nom de la « foi chrétienne ». « Ce qui est en discussion — dira son substitut — c'est l'usage inadéquat de l'image de Marie, symbole de pureté dans le contexte du Carnaval, ce qui mettrait en risque l'imaginaire populaire ». Parallèlement, la société « Tradition, Famille et Propriété » (TFP), dont la finalité statutaire est de « défendre et de stimuler amplement la tradition, la famille et la propriété privée, piliers de la civilisation chrétienne du pays » sort aussi de sa léthargie et déclare : « Offense à la foi chrétienne vu qu'on attribue la souffrance du Christ à quelqu'un d'autre ». Sans autre commentaire.

Ce à quoi, Paulo Führo, répondra d'emblée : « Les Indiens furent exterminés. Ils méritent qu'un de leurs représentants soit dans les bras de la Vierge Marie ». Il ajoute : « L'Image (La *Pietà*) sera substituée par quelque chose de plus provocant encore ». Chose dite, chose faite : le jour du Carnaval, la figure de Marie était celle d'une Indienne (et non plus d'une femme blanche), aux longs cheveux noirs, portant le diadème (autre couronne d'épines) de celui qu'elle tenait dans ses bras.

À Rio de Janeiro, une autre école de samba dont le thème est précisément d'évoquer l'arrivée de Cabral, entend conduire sur l'avenue l'image gigantesque de « Notre-Dame de l'Espérance », celle précisément devant laquelle Cabral s'était agenouillé sur le pont de son vaisseau. Les choses vont ici plus loin encore : le cardinal de Rio, non en personne comme il se doit, mais au travers d'autres avocats, menace d'interdire le défilé judiciairement au nom du « crime de mépris » : celui de confondre une image sainte et sacrée avec une fête populaire, profane et païenne.

Les filles seront nues dans l'avenue du Marquis de Sapucaí⁹ (qui n'a rien à voir avec le marquis de Sade)... La « *Vierge Marie* » retrouvera, certainement très heureuse, au petit matin de ce mercredi des cendres, un nommé Saint-Pierre avec ses clés et, simplement, lui dira : « « *Marie* » est de retour ! Ouvre-moi, donc, les portes du *Paradis* »¹⁰.

Pour ne pas l'oublier : ce dimanche de carnaval (5 mars), à Rome, le pape Jean-Paul II va béatifier les premiers martyrs brésiliens de la foi catholique, heureusement redécouverts à temps : trente personnes, sur un total de cent cinquante, massacrées — dit-on — par les Indiens, en 1645, dans l'état du Rio Grande do Norte (Cunhaú e Uruaçu, au nord-est du Brésil)¹¹.

« bienheureux » enfin... car, après cinq cents ans d'évangélisation, l'Église catholique n'a pas réussi à y découvrir un seul saint. Leurs homophones aux courbes féminines, il est vrai, brilleront dans l'avenue. Ce sera une autre fête. Heureusement.

Le jeune prêtre-pop, Marcelo Rossi, issu du mouvement de rénovation charismatique catholique (RCC), — la « calotte chantante » brésilienne, aurait dit Georges Brassens — saura réunir, mardi de Carnaval, plus d'un million de personnes à São Paulo pour célébrer, cette fois, le « Carnaval de Jésus ».

Le temps se gâte

À la une du Cahier international de l'*Estado de S. Paulo*, ce 13 avril 2000 : « Le risque de conflit avec les Indiens met le gouvernement en état d'alerte ». Parallèlement aux festivités officielles qui se dérouleront à Porto Seguro, se réalisera, vingt-trois kilomètres plus au nord sur la côte, à Santa Cruz Cabralia (où fut érigée une croix et célébrée une messe, le 26 avril 1500), la « Conférence des peuples et des organisations indigènes (18-22 d'avril) »¹².

Ce n'est plus seulement Cabral et ses équipages qui s'approchent des terres brésiennes. Ce sont, cette fois, quelques mille cinq cents représentants des nations indigènes les plus acculturées et, profitant de la circonstance, un important contingent de trois mille intégrants du Mouvement des paysans Sans-Terre (MST)¹³ qui vont à sa rencontre.

Au nom de « Brésil Autres 500 »¹⁴, les uns et les autres étudient, d'ailleurs la possibilité de se joindre et de réaliser, à Porto Seguro, un acte de protestation, le 22 avril, date officielle des commémorations. Avec raison, les premiers réclameront du gouvernement fédéral l'accélération du processus de démarcation des terres indigènes¹⁵ et l'implantation d'un nouveau statut de l'Indien (non plus générique mais définissant une politique différenciée pour chaque communauté culturelle¹⁶), projets qui moisissent au Congrès national depuis plus de douze ans. Les autres, poussés par une sorte de messianisme diffus¹⁷ ou d'inclination à l'émergence d'un possible martyr, revendiqueront l'urgence d'une réforme agraire nécessaire, certes en cours, mais lente, complexe et difficile. D'autres voix¹⁸ se joindront à eux pour dénoncer la politique néolibéralisme du gouvernement, les intromissions du Fonds monétaire international (FMI), le chômage.

Obligé autant que contraint, le président de la République, quant à lui, a pris les devants, pour accueillir son collègue, le président du Portugal, Jorge Sampaio, sur l'île paradisiaque de Comandatuba, sans toutefois révéler son agenda officiellement.

Paris n'est pas absent. Le conseil du Tourisme de la ville entend orner (du 25 au 28 avril) les Champs-Élysées sur toute son étendue, de cent drapeaux et d'autant d'étendards aux couleurs brésiennes. Hommage, cette fois, aux quatre cent mille touristes « sympathiques et communicatifs » qui, chaque année, visitent la capitale française. Prélude aussi à la rencontre du président

brésilien, Fernando Henrique Cardoso, avec le président Jacques Chirac et son premier ministre Lionel Jospin, le 5 juin prochain. Il est vrai qu'au cours du second semestre, la France assume la présidence de l'Union européenne et le Brésil, celle du Mercosul. Il s'agit, ici encore, d'accélérer « les négociations commerciales entre les deux blocs économiques »¹⁹.

À l'épreuve de l'eau : quelques interludes significatifs

Pour les commémorations, la Banque centrale brésilienne va émettre un nouveau billet de banque, à l'effigie de Cabral bien sûr, sur fond amazonien comme il se doit. Un billet de dix Reais (représentant, aujourd'hui, l'équivalent de 5,50 dollars US). Le billet est fait de plastique de sorte que le « lavage d'argent pourra désormais être pris au pied de la lettre »²⁰. Les tests de résistance se sont avérés très positifs, dit-on. Reste à savoir si le nouveau billet résistera au sel marin : le brésilien a coutume d'aller se baigner en mer en enfilant dans son slip ce qu'il ne croit pas devoir laisser sur la plage.

Aujourd'hui, 17 avril, à la base navale d'Aratu (Salvador da Bahia), baptême de la réplique du vaisseau-capitaine qui conduisit Cabral. L'embarcation (vingt-huit mètres de long et huit mètres de large) — une commande du Gouvernement Fédéral — a été construite au long de ces deux dernières années sous la responsabilité de personnes dont on ne connaît toujours pas, aujourd'hui, les véritables noms. La marraine de baptême sera l'épouse du vice-président de la République. Pas de champagne sur la proue de cette réplique d'un coût de deux millions de dollars US, mais une prosaïque bouteille d'eau du fleuve Capiberipe, le fleuve qui, précisément, traverse la terre natale du vice-président de la République.

Le vaisseau, lui, est fait de cèdre, de *cumaru* et de *piqui* (des bois précieux brésiliens) mais aussi de fibres de verre. Il hisse ses voiles ce mardi 18 avril et devrait arriver le 21 au soir en vue de Porto Seguro. Entre-temps les cordages du mât central cèdent. De plus, l'embarcation reste trop légère. Aussitôt, on emplit ses cales de quatorze tonnes de plomb. Ce n'est pas suffisant et on n'a plus le temps. On y ajoute quelques quatre autres tonnes de ciment. Relancé en mer, les deux moteurs qui le poussent, s'éteignent et la commande du gouvernail se brise. À la dérive, le beau bateau est remorqué. Un festival de défauts ou d'improvisations. Où donc vont reposer les restes mortels du vaisseau-capitaine ? Un véritable naufrage symbolique d'autant plus cuisant que la caravelle portugaise « Bonne Espérance », partie de Lisbonne le 8 mars dernier, elle, a traversé l'atlantique avec succès.

Opéra bouffe et drame lyrique

Que s'est-il donc passé, au Brésil, en ce samedi de ressac ou de résurrection ?

Tristesse que ce qui s'est passé ce samedi 22 avril et que les manchettes des deux principaux journaux brésiliens annoncent, le jour suivant, en ces termes : « Le conflit marque la fête des 500 ans » et par ce sous-titre « La police militaire entre en confrontation avec des manifestants sur la route qui mène à Porto Seguro et détient cent quarante et une personnes ; FHC (Fernando Henrique Cardoso) associe les protestations à (une démonstration de l'esprit du) fascisme » (*Folha de S. Paulo*). Sous ce titre, une photo (15 cm/23 cm) : un groupe de quelques cinquante soldats, solidement armés, avancent sur la route asphaltée et pluvieuse sur laquelle un Indien s'est étendu les bras en croix. Plus discret, le journal *O Estado de S. Paulo* titre : « Confrontation au cours de la fête des 500 ans : 141 détentions ». Sous-titre : « Les policiers ont utilisé bombes de gaz et balles de caoutchouc pour disperser les manifestants qui cherchaient à alimenter la marche protestataire en direction de Porto Seguro ». Sous ce titre, une photo plus cruelle encore ou simplement odieuse : celle d'un agent fédéral américain, porteur d'une mitraillette, casqué, ganté et « lunetté » de rigueur, qui pointe Elián, l'enfant cubain de six ans, totalement paniqué, qui, au nom de la justice (dit Clinton), fut arraché de force et rendu à son père naturel. Deux naufrages au nom d'une soi-disant civilisation. Dans les deux cas, la honte.

La fête des 500 ans aurait pu être une très belle fête. Ce fut un très mauvais brouillon de carnaval. « L'image du Président assiégé par ses propres troupes sur l'île de Comandatuba et, ensuite, à Porto Seguro, a révélé de manière significative la largeur et la profondeur du fossé qui existe entre le gouvernement et la nation. En aucun moment la nation ne fut convoquée pour débattre d'un programme commun de commémorations²¹ ».

Préparé d'en-haut par le ministre des Affaires du Sport et du Tourisme — un gargantua jovial de cent quarante kilos, coiffé d'un chapeau de paille et qui, pour le moins, sait rire de lui-même —, cet anniversaire fut une dérive, un affront renouvelé aux cultures ancestrales indigènes qui, à l'instar de l'Indien Marcos Terena²², pourrait dire : « Je peux être ce que vous êtes sans renoncer à ce que je suis. Je peux parler portugais, être un professionnel, tout en restant un Indien ».

Mercredi 26 avril 2000

Pluie intermittente et vents forts. Commémoration, cette fois, de la première messe célébrée au Brésil, à Santa Cruz de Cabrália (Bahia), le 26 avril 1500. Présidée par l'envoyé spécial du Vatican, le cardinal Angelo Soldano, ami personnel de l'ex-dictateur Auguste Pinochet, la cérémonie réunit quelques vingt mille personnes, dont trois cents évêques, archevêques et cardinaux, brésiliens et étrangers.

Le président de la Conférence nationale des évêques brésiliens (CNBB), Dom Jayme Chemello, commence, comme il est devenu classique de le faire en ces temps de mémoire ravivée, par « demander pardon » aux Indiens « dont les droits n'ont pas toujours été respectés » et « aux frères et sœurs nègres pour n'avoir pas toujours su respecter leur dignité ». Auto-flagellation nécessaire d'un côté, mais personne qui ne soit invité pour en recevoir le pardon, de l'autre. Exhortation à une « purification de la mémoire » qui ne peut se regarder dans son propre miroir.

Autre spectacle, autre mise en scène. Une photo de nouveau cruelle : une « Mère-de-Saint » (représentante des cultes afro-brésiliens), totalement courbée, dépose aux pieds du prélat romain son offrande africaine, mémoire de tous ceux qui, pendant trois siècles n'ont été, ici, que des esclaves. Robuste, assis dans un magnifique trône fait d'osier, le cardinal Soldano, mitre sur la tête et protégé d'un dais soutenu par un prêtre noir, la regarde, impassible.

Il va d'ailleurs, au cours de son sermon, chercher à « dépolitiser » la manière selon laquelle l'Église brésilienne a voulu commémorer les 500 ans. Il dira : « Qui mieux que le labeur missionnaire a aidé les populations indigènes ? Qui mieux que le vicaire ou le curé a su amalgamer les populations dispersées en de petits noyaux de la côte et de l'intérieur ? Qui mieux que l'Église a fait en termes d'instruction de la population ? Qui mieux quelle n'a ménagé aucun de ses efforts en vue de la moralisation de la famille, de la paix et de la concorde entre ses citoyens ? »

L'on se croirait en plein Moyen-Âge, du moins et toujours à l'heure où Cabral débarquait. C'était pourtant en Europe, déjà, l'époque de la Renaissance...

Tournant le dos au prélat romain, quelques minutes avant, un jeune Indien Pataxó de vingt-cinq ans — programmation non prévue — était monté sur les lieux où s'érigait l'autel pour déclarer : « Voilà 500 années de souffrances, de massacres, d'exclusion, de préjugé, d'exploitation et de massacre de nos parents, d'acculturation, de viol de nos femmes, de dévastation de nos terres ». Il ajoutait, d'un ton menaçant : « Là où vous marchez, cette terre nous appartient ». Un discours qui, lui aussi, devrait être fortement nuancé. L'« innocence indigène » est aussi un mythe.

Au terme de la célébration eucharistique, Rafael Greca, le ministre qui, bien avant la cérémonie, avait uniformisé les représentations indigènes de cache-sexe, couleur de chair, pour voiler leurs bijoux de famille et qui, deux jours plus tard, allait perdre définitivement son emploi, recevait quarante cardinaux et archevêques et l'ambassadeur Marcos Naslauski, représentant du Brésil auprès du Vatican, pour un déjeuner à l'hôtel « Paradise »²³.

Charles de Gaulle avait-il eu raison de dire, un jour, que « le Brésil n'est pas un pays sérieux » ? Je crois, aujourd'hui, qu'il n'a toujours pas raison. D'autres logiques parcourent ce continent.

De quelques dédoublements

La date n'avait, évidemment, pas été annoncée par les *leaders* du Mouvement des Sans-Terre. Le gouvernement fédéral, de nature élitiste, aurait pu toutefois la prévoir si, entre-temps, dans les deux camps, le dialogue avait su prévaloir. Ce ne fut pas le cas.

Ce 2 mai, au terme d'une action concertée à niveau national, quelque quinze mille Sans-Terre ont promu des manifestations, chaque fois plus radicalisées, dans dix-neuf (des vingt-six) États de la Fédération brésilienne, choisissant comme cible, non plus directement l'occupation de nouvelles terres, mais celle d'établissements du ministère de l'Agriculture, des recettes fédérales, de la Banque nationale du Développement économique et social (BNDES) et de l'Institut national de Colonisation et de Réforme agraire (INCRA).

Nouvelle stratégie de cet important mouvement populaire brésilien, aux accents devenus parfois sectaires (invasion et occupation d'établissements publics, déprédation, prises d'otages de serviteurs publics) : lancer une offensive directe de lutte économique et centrer les pressions sur la propre équipe économique, en particulier, Pierre Malan, le ministre de l'Économie. Le mot d'ordre « Nous allons prendre celui qui commande et qui commande, c'est Pedro Malan ! ». Un autre « Pedro »... peut-être Pedro Álvares Cabral *redivivus* ?

Si ces nouvelles milices paysannes savent reconnaître qu'une bonne partie de leurs adeptes ont déjà reçu du gouvernement un lopin de terre²⁴, ils revendiquent pour leurs familles de plus amples lignes de crédit pour pouvoir cultiver la terre et la rendre productive... mais aussi quarante-cinq kilos d'aliments de bonne qualité, chaque mois et de manière permanente, et, encore, un allongement des délais de paiement en cas d'insolvabilité.

La démocratie, en phase d'installation au Brésil, reste sujette — comme en bon nombre de pays de l'Amérique Latine — à de possibles retombées. Elle ne se fera pas si d'une part, les cailloux, les tubes en fer, les cocktails Molotov, les faucilles et les machettes, des uns, se mesurent aux balles de caoutchouc, aux chiens dressés, aux grenades lacrymogènes, aux bataillons de choc, des autres. Le Brésil n'aime pas la violence même s'il sait être violent. C'est d'ailleurs, sous cet angle, qu'on cherche à le décrier le plus souvent, sans s'y intéresser vraiment. Un pays sauvage mais que l'on envie en secret.

Il est exact que les déséquilibres sociaux restent toujours énormes. Il est vrai que la distribution des rentes demeure simplement injuste. Il est vrai que la corruption y est souvent présente (et de plus en plus dénoncée) et que la violence gratuite, le chômage et la drogue sont monnaie courante autant que la souffrance.

Ceci dit, je me demande si, à Paris, — comme m'écrivait, récemment, un ami — l'on sait encore rêver ? Si, dans mon Europe, que j'aime toujours, l'on sait encore dire : « Demain sera un jour » ? Et rien de plus... Terre des contrastes, le Brésil sera toujours — comme j'aime la nommer — la terre de la dynamique du provisoire.

Pas d'Internet, pas de Bill Gates et de Microsoft à l'heure où Cabral débarquait. Les deux sont toutefois des experts en termes de « navigation ». S'ils redoutent les naufrages (physiques, territoriaux ou économiques), l'un et l'autre sont en quête d'un même projet global : devenir les maîtres d'une très petite planète.

Sur le tambour de la globalisation, le Brésil reste encore périphérique bien qu'il attire, de plus en plus, les capitaux de ceux qui ne savent où les investir mieux et avec le plus de lucre possible... ce que l'on appelait jadis la colonisation. Une colonisation devenue virtuelle. Une colonisation qui n'est toujours pas morte. Mais voilà bien — et de nouveau — une donnée économique dont tout le monde parle et dont tout le monde semble avoir peur. Il suffit de parler de la bourse électronique « Nasdaq » — un « juron » boursier au milieu de tant d'autres prononcés en anglais —, pour que le monde s'affole et que des pays émergents comme le Brésil (parmi beaucoup d'autres) payent effectivement et lourdement la note.

« Pour ne pas dire que je n'ai pas parlé de fleurs²⁵ »

Il existe, au Brésil, une très belle expression populaire : « 8 ou 80 »²⁶, ce qui signifie, c'est « tout ou rien ». La graphie des deux chiffres est symbolique en elle-même. Le zéro (« 0 ») est *absence* autant que *totalité* et *présence*. Le huit (« 8 ») est le signe d'un *partage* ou mieux d'un *équilibre* toujours recherché. Renversé (∞), le chiffre est celui, encore, d'un désir d'*infinité*. Les deux symboles renforcent ce qu'ils veulent, en même temps, obtenir autant que dénoncer : le « tout » et le « rien ». Ce dicton, je pense, n'est pas né d'un simple hasard. Il est celui d'un long héritage.

Il signifie, d'une part, qu'a toujours existé, sur ce continent, une relation entre « maîtres » et « esclaves », au moins durant trois siècles de colonisation, entre Blancs, Indiens et esclaves noirs. Aujourd'hui : entre une globalisation économique planétaire et un art et un besoin de savoir toujours vivre humainement.

Il signifie, aujourd'hui, qu'une mentalité s'est créée, au Brésil, au long de ces siècles de servitude : celle d'une dépendance ou, souvent encore, d'une servilité obligée. Le gouvernement est le « Père » qui doit tout à tout le monde, dès la naissance et jusqu'à la mort (cercueil y compris). Il signifie encore qu'il ne faut surtout pas toucher aux privilèges des puissants²⁷ car sur les privilèges, il ne faut surtout jamais ouvrir les mains !

Il signifie, encore, que le Brésil d'aujourd'hui cherche le Brésil de demain. Non, certes, qu'il veuille s'identifier aux vingt-huit gigantesques, narcissiques et burlesques horloges²⁸ que la puissante chaîne de télévision GLOBO a éparpillées sur le territoire national et que les Indiens de passage, par Brasília notamment, ont parsemées de leurs flèches arrêtant les fausses aiguilles du temps.

Il signifie — je le répète — que le Brésil est et sera toujours la terre de la dynamique du provisoire. C'est pour cela que ce continent inquiète autant qu'il fascine.

Que cette fête eût pu être une autre fête ? Une fête plus belle ? C'est sûr que oui. Qu'a-t-il donc manqué à ce Brésil des mille arc-en-ciel, des mille potentialités créatives, des milles contradictions aussi ? Tout d'abord, il a manqué de bons acteurs autant sur la scène que dans les coulisses et un partage entre ceux qui concevaient la fête et ceux qui l'auraient fait vivre.

Plus profondément, je pense, il y a manqué le simple intérêt. La population brésilienne n'a guère commenté les fêtes de la commémoration, ni avant, ni pendant, ni après. Pour être clair, elle ne s'y est pas vraiment intéressée.

Le Brésil n'est pas la terre d'une mémoire qu'on cultive ou d'une l'histoire que l'on écrit et commémore. L'histoire, ici, se conjugue toujours au présent de l'indicatif. Cela ne veut pas dire que le Brésilien n'a pas de mémoire. Il saura, par exemple, vous reconnaître des années après et vous appeler de votre prénom, fait qui, toujours, me fascine et me laisse dépourvu autant que confondu. Ce n'est pas dire que l'Indien n'a pas de mémoire. Sans parler de leurs mythes qui traversent des siècles entiers, ne promettez jamais à un Indien une chose que vous n'aurez pas la dignité d'honorer. Il ne dira, certes, rien et ne vous couvrira d'aucune injure. Il se souviendra d'une parole autrefois donnée et la gardera, en silence, dans sa mémoire.

La mémoire brésilienne est ainsi faite : non d'une histoire mais d'un temps toujours à vivre... et ce temps ne dépasse guère les deux générations. Si, chez les Kamayurá, par exemple, on ne prononce plus le nom d'un défunt pendant quelque quarante ans, c'est parce qu'il faut le réserver et le donner à un autre enfant qui naîtra un jour. Chez eux encore des expressions mesurent et ponctuent les temps de l'existence. *Ang* signifie « C'est maintenant » ; « C'est aujourd'hui et en ce moment même ». *Ang-tété* quant à lui, signifie : « Voilà bien du temps déjà » (quand par exemple Karl von der Steinen, anthropologue allemand, rencontrait, pour la première fois [1884] les Indiens Kamayurá) : « Cela fait longtemps déjà ».

Et puis, il y a le fameux *imawé* qui signifie aussi bien « anciennement », « jadis » que « au commencement », « au début des choses de ce monde ». Nous basculons, cette fois, dans le temps mythique.

Pour les Indiens autant que pour les Brésiliens d'aujourd'hui, les commémorations des 500 ans ne représentaient rien d'autre qu'un moment de ce temps mythique, enregistré dans l'une de leurs vieilles « histoires » et en des termes que je résume.

Mavutsinim (demiurge mythique autant que héros culturel) donna aux Kamayurá, le bel arc noir ; il donna aux Waurá (autre tribu du Haut-Xingu de fameux céramistes) un pot de terre cuite, aux Kuikurú (autre tribu du Haut-Xingu) un arc blanc (c'est-à-dire un arc qui ne vaut rien du tout). Il donna aux Txucarramãe (autre tribu du Bas-Xingu, autrefois détestée par les Kamayurá,) la massue, et à l'homme blanc qui participait de la rencontre et du partage, le revolver. Ceci fait, *Mavutsinim* devint triste et se fâcha. Avec rage, il renvoya les Txucarramãe « belliqueux » vers leurs terres et ordonna que l'homme blanc disparaisse à tout jamais.

Claude Lévi-Strauss, en 1962, se donnait le temps d'une « pause » (*La Pensée Sauvage*), avant d'entamer son très long et fabuleux voyage (les quatre volumes de ses *Mythologiques*), partant d'un mythe brésilien des Indiens Bororo et terminant avec des mythes canadiens, démontrant qu'en fin de compte, « la terre des mythes était ronde », il avait raison d'intituler le premier volume *Le Cru et le cuit* et, son dernier, *L'Homme nu*.

L'on vit et l'on mange, au Brésil, des choses souvent trop crues ; l'on vit et l'on mange, en Europe et en Amérique du Nord, des choses souvent trop cuites. Dans les deux cas : la corruption, les inégalités, les tensions sociales, les violences qui défilent et qui sont devenues gratuites. Entre ces deux modes (et mondes) de vivre, reste l'homme nu, à la recherche du seul désir de vivre encore.

Dans le meilleur des cas, nous ne sommes et ne serons jamais, d'un bout à l'autre de ce monde, que des êtres, *solidaires* — j'espère — autant que *nus*. Cinq cents années sont devant nous et elles nous attendent encore. Je crois que les enfants d'Adam et ceux de nos petits-enfants sauront redécouvrir, un jour, ce que voulait dire : 8 et 80, l'équilibre et non la démesure.

NOTES

1. « Chroniques » qui renvoient à un double moment (8 mars –22 avril 1500 et 2000). Période qui, dans l'hémisphère Sud, correspond aussi, en termes de saisons, au passage du « printemps » à l'« automne ».
2. João Mellão Neto, journaliste, a raison de soulever cette question : « À partir de quels critères peut-on affirmer qu'en 1500, la population indigène était de cinq millions ? » in *Estado de S. Paulo*, 12 mai 2000, p. A2.
3. Je signale toutefois que réduite à quelques 100 000 natifs aux alentours des années 1970, la population indigène brésilienne a crû de 250 % au cours des trente dernières années : un taux de natalité de 10 % supérieur à la moyenne nationale et un fait inédit dans le monde entier.
4. Journal dont la ligne éditoriale s'affirme clairement « de droite », fondé il y a 125 ans.
5. Pour plus de détails sur le sujet, voyez le *site* Internet : www.cosmo.com.br/provedor/unesco
6. Ce texte que je rédige, est entièrement redevable aux données que m'offre le travail d'Eduardo Bueno, consignées dans *A Viagem do Descobrimento. A verdadeira história da expedição de Cabral*, Rio de Janeiro, Objetiva, Collection « Terra Brasilis », vol. 1, 1998.
7. « estabelecida » (établie) traduit O *Estado de S. Paulo* du 3 mars 2000.
8. « Águia de ouro na avenida
Vem... e faz sonhar
'Sou o povo brasileiro',
Hoje feliz e festeiro.
Divina foi a minha formação ».
9. Homme politique et magistrat brésilien (1793-1875). Nom, aussi, de l'avenue dans laquelle défilent les grandes écoles de samba de Rio de Janeiro.

10. Une anecdote très brésilienne : la Vierge Marie est désireuse de connaître le carnaval et demande à Saint-Pierre la permission de descendre sur la terre. Pierre la lui accorde. Le premier soir, de retour, elle frappe aux portes du Paradis et Pierre demande : « Qui est-ce ? ». « C'est la « Vierge Marie », répond-elle. Tellement heureuse de cette journée, elle renouvelle sa demande le lendemain. Pierre la lui accorde à nouveau. Le second soir, de retour, toute épanouie, frappe aux mêmes portes. Pierre interroge « Qui est-ce ? ». « C'est la « Vierge Marie » », répond-elle encore. Sentant toute sa joie, Pierre la devance en son désir au matin du troisième jour et lui dit : « Prends donc, ma fille, ce dernier jour de fête »... La Vierge Marie redescend sur la terre...
11. Terre où est né le tout-puissant cardinal de Rio de Janeiro, Dom Eugenio de Araújo Sales. Un hasard.
12. La programmation de cet événement, unique dans l'histoire des Indiens brésiliens, préparée dès le mois de mai 1999, notamment par le CIMI (Conseil Indigéniste Missionnaire), organisme lié à la Conférence nationale des évêques brésiliens (CNBB) définissait les thèmes suivants : « Ouverture avec un rituel des Indiens Pataxó (qui occupent la région de Porto Seguro) et une présentation des délégations en leur langue native ; une évaluation des cinq cents ans et de la situation actuelle, en termes de progrès et de difficultés ; une réflexion quant aux perspectives et propositions pour les prochains 500 ans », in *Porantim* (qui signifie « rame », « arme », et « mémoire »), Brasília, n° 224 (avril 2000), p. 5.
13. Créé en 1986 et émanation de la Commission pastorale de la terre de la CNBB (Commission nationale des évêques du Brésil), le Mouvement des Sans-Terre regroupe aujourd'hui quelque quatre-vingt mille familles. D'une capacité de mobilisation notable, il a mis à l'agenda national, aux côtés de la Contag (Confédération Nationale des travailleurs de l'Agriculture, mieux organisée) les questions du monde rural et la nécessité d'une réforme agraire, dénonçant l'existence de vastes propriétés rurales, souvent improductives, aux mains de grands propriétaires terriens, véritable oligarchie, regroupée aujourd'hui autour de l'UDR (Union Démocratique Rurale).
14. « *Outros 500* » est une expression très brésilienne qui signifie : « Voilà bien une autre chose » ; « c'est une autre affaire ». Dans le cas précis : « S'ils veulent faire la fête, nous en ferons une autre... et bien différente ».
15. Un relevé élaboré en 1999 par la FUNAI (Fondation Nationale de l'Indien), organe officiel de « protection aux Indiens », reconnaît que, pour le moins, 70 % des 429 aires indigènes sont envahies par des Blancs, en particulier, marchands de bois, cultivateurs clandestins et prospecteurs de minerais précieux et, plus récemment, faux missionnaires à la recherche de ressources naturelles (bio-piraterie). Inutile d'imaginer la quantité de conflits.
16. Il faut savoir que ce Statut (Loi 6001, datée du 19 décembre 1973), toujours en vigueur, définit l'Indien (et tous les Indiens ou « sylviculteurs ») comme des personnes « sujettes à un régime de tutelle (de l'État)... lequel cessera à mesure qu'ils s'adapteront à la civilisation du pays ». Vulgairement parlant et dans la pure tradition évolutionniste, ils étaient jusqu'ici des « mineurs d'âge ». Revirement actuel : il faut les « émanciper » tous, indistinctement et à tout prix. Devenus « citoyens à part entière », « majeurs » donc, le rouleau compresseur « civilisateur », on peut le supposer, pourra passer plus facilement sur ces cultures « minoritaires ».
17. Messianisme qui se traduit par d'autres photographies publiées dans la presse : celle par exemple d'un frère franciscain (du Mouvement des Sans-Terre) vêtu de sa lourde bure, agenouillé, les mains en l'air, devant une troupe de choc qui avance.
18. Mouvements noirs, punks, skinheads, Orgueil gay, etc.
19. *Estado de S.Paulo*, 13 de abril, p. A18 : article de Realí Junior.

*« L' Homme nu » : 500 années d'un anniversaire.
Chroniques brésiliennes d'un été et d'un automne*

20. Je renvoie à la chronique inspirée de Roberto Macedo, économiste et chercheur da Fipe-USP, publiée in *Estado de S. Paulo*, 27 avril, p. A2 sous le titre « Desvalorizado, Cabral volta outra vez » (« Dévalorisé, Cabral est de retour »). On se souviendra que le Real, unité monétaire brésilienne, a souffert d'une solide dévalorisation, début janvier 1999. De manière aussi surprenante, en une année à peine, l'économie brésilienne s'est stabilisée à nouveau, l'inflation quasiment est réduite à zéro (mais jusqu'à quand ?) et les investissements étrangers, au long de cette dernière année, sont de l'ordre de 30 billions de dollars US.
21. Frei Betto. « O Brasil descobre o Brasil », in *Estado de S. Paulo*, 5 mai, p. A2.
22. Coordinateur général des Droits indigènes de la FUNAI.
23. Fait inusité, le ministre du Sport et du Tourisme, Rafael Graca, fut saisi d'un surprenant esprit de dévotion. On le voit communier et à la question posée par des journalistes quant à sa permanence au ministère, il répond, radieux, « C'est à Dieu qu'appartient le futur ». Une autre plaisanterie qui circule, en ce moment, au Congrès national : « La messe célébrée [pour un défunt] à Santa Cruz Cabrália fut celle de quelqu'un de corps présent » (*Estado de S. Paulo*, 27 avril, p. A6 : Coluna do Estadão).
24. La réforme agraire, au long des quatre dernières années, a conduit à la distribution d'une aire équivalente à deux fois la superficie de la Belgique. Le Brésil, lui, est 270 fois plus grand que la Belgique.
25. Titre de la célèbre composition de Geraldo Vandré (1968), au plein de la période de dictature militaire brésilienne, intitulée *Pra não dizer que não falei de flores*. Une chanson qui mêle aux bouches des fusils l'espérance de petites graines qui germeront et sauront, un jour, devenir des fleurs : « *Marchant ou chantant... nous sommes tous égaux. Qui sait faire l'heure n'attend pas qu'elle advienne* ».
26. « Oito ou oitenta ».
27. Preuve récente : le salaire minimum — pour 30 millions de personnes — tourne autour de 83 dollars US par mois, quand le directeur de la Petrobras et ses satellites en veulent 150 fois plus.
28. Rondes comme des « globes » (chaîne de la TV GLOBO) terrestres, ces horloges mettent à l'épicentre des deux aiguilles, la terre brésilienne. Pur défi, ridicule.